



HAL
open science

Les étudiants allemands et l'université de Grenoble (1896-1914)

René Favier

► **To cite this version:**

René Favier. Les étudiants allemands et l'université de Grenoble (1896-1914). Bulletin de l'Académie Delphinale, 2024, 5. hal-04829955

HAL Id: hal-04829955

<https://hal.science/hal-04829955v1>

Submitted on 16 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES ÉTUDIANTS ALLEMANDS À GRENOBLE (1896-1914)

Précédé de l'éloge d'Arcabas

RENÉ FAVIER

Professeur émérite
d'histoire moderne
à l'université Grenoble-Alpes

ÉLOGE D'ARCABAS

C'est en Moselle que naît, le 26 décembre 1926, Jean-Marie Pirot, l'un des maîtres de l'art sacré contemporain. De sa biographie on retiendra d'abord cette origine lorraine qui lui vaut d'être, durant la Seconde Guerre mondiale, mobilisé parmi les « Malgré-Nous » de la Moselle annexée. Rapidement il déserte pour aller vivre à Paris dans la clandestinité. En juin 1945, il est admis à l'École nationale supérieure des Beaux-arts de Paris. Il en sort en 1949 et est nommé en 1950 à Grenoble où il enseigne jusqu'en 1969.

Les événements de 1968 lui suggèrent le pseudonyme d'Arcabas, inspiré des graffitis d'étudiants tagués sur un mur d'expression : « Arc-en-Ciel », « À bas Malraux » deviennent Arcabas, nom qu'il prend définitivement à partir de 1971. En 1969, il quitte l'École des Beaux-arts pour s'installer comme artiste invité au Canada. Rentré en France en 1972, il crée dans la nouvelle université Grenoble II un atelier d'arts plastiques « Éloge de la Main ». La même année, il s'installe définitivement dans une ancienne grange achetée en 1960 qu'il ne quitte plus jusqu'à son décès en 2018.

SAINT-HUGUES

La Chartreuse est étroitement liée à la vie d'Arcabas. Pour beaucoup, notamment en Dauphiné, Arcabas c'est d'abord Saint-Hugues. Impressionné et inspiré par la décoration de l'église de Notre-Dame-de-Toute-Grâce du plateau d'Assy, il cherche en Savoie et en Dauphiné une église à décorer. En 1949-1950, il travaille celle



1. Église Saint-Hugues en Chartreuse : le chœur. Photo D.V. Avec l'aimable autorisation des ayants droit.

de Saint-Paul-sur-Isère. Peu après, c'est l'amitié qu'il noue avec un prêtre-ouvrier, Raymond Truffot, curé de Saint-Hugues, qui lui ouvre les portes de son grand dessein. Jean-Marie Pirot s'engage à décorer gratuitement la vieille église. Avec l'accord du maire, le travail commence en 1953 et dure 30 ans.

L'état de l'église et la modestie des moyens déterminent pour partie la nature de la décoration. Les murs humides ne supportent pas les fresques. Les peintures sont réalisées sur des supports peu chers, des toiles de jute, avec une représentation de la Cène dans le chœur, et des scènes de la vie terrestre du Christ dans la nef.

Ce premier travail est complété dans les années suivantes par la réalisation de vitraux (La Vierge à l'enfant, La Crucifixion), l'installation d'un mobilier liturgique (l'autel, le tabernacle) et la réalisation en 1985-1986 d'une ample prédelle richement décorée où dominent *Le songe de Joseph*, *L'ange espiègle*, *Le fils perdu et retrouvé*, *Les disciples endormis* ou *Les pèlerins d'Emmaüs*.

Au fil des années, la gestion de l'église devient une charge lourde pour la commune et Arcabas décide de faire don de ses œuvres au département de l'Isère. Après de multiples difficultés administratives, l'accord intervient en 1984 : l'église, tout en restant sacralisée, devient un Musée départemental d'art sacré rebaptisé, depuis le décès d'Arcabas en 2018, le *Musée Arcabas en Chartreuse*.



2. *Le Songe de Joseph*. Photo D.V. Avec l'aimable autorisation des ayants droit.

UN MAÎTRE DE L'ART SACRÉ

Pour importante qu'elle soit, résumer l'œuvre d'Arcabas à la décoration de Saint-Hugues serait singulièrement réduire l'ampleur de l'œuvre de celui qui s'est imposé comme l'un des maîtres de l'art sacré contemporain. Si jusqu'au début des années 1980 il consacre l'essentiel de son énergie à la décoration de Saint-Hugues, il multiplie par la suite les réalisations en réponse à des commandes venues de collectivités locales ou de communautés religieuses.

Très présent en France, il s'impose aussi comme un artiste de réputation internationale. Il travaille en Belgique (palais archiépiscopal de Bruxelles), en Italie (Brescia, Bergame, au Vatican), en Allemagne. Ses œuvres sont aussi présentes au Canada (Ottawa, Montréal), au Japon, au Mexique ou aux USA.

C'est une œuvre profondément chrétienne que celle d'Arcabas, très inspirée des paraboles de la Bible qu'il lit tous les jours, et très marqué par les travaux des philosophes chrétiens Jacques Maritain et Emmanuel Mounier¹. C'est aussi une œuvre qu'il construit hors des sentiers battus : « Dès le début, mon père a refusé de rentrer dans le marché de l'art, pour ne pas être enfermé dans un genre et garder la liberté d'évoluer. Et s'il est devenu un chantre de l'art sacré, c'est un peu malgré lui ».

Artiste polymorphe, aucun art décoratif ne lui est étranger : la gravure, la sculpture, le vitrail, la tapisserie, la verrerie, la mosaïque, l'ébénisterie, et même les costumes de théâtre pour la Comédie des Alpes. Mais il reste avant tout un peintre dont l'inspiration religieuse s'exprime souvent sous forme de fresques, de cycles de tableaux ou de polyptyques. Son œuvre est traversée de thèmes, déjà présents à Saint-Hugues, comme *Les pèlerins d'Emmaüs* que l'on retrouve dans de multiples

1. Royer Philippe, « Arcabas, la liberté de croire », *Le Pèlerin*, 14 décembre 2018.



3. *Les Pèlerins d'Emmaüs*. Photo D.V. Avec l'aimable autorisation des ayants droit.

compositions (église Torre de Roveri de Bergame), la Vierge (*La Visitation* de Port-Saint-Nicolas à Paris, *Sainte Anne instruisant Marie* de l'église de la Butte aux Cailles, *La Vierge à l'enfant* de la cathédrale de Brescia), ou la Passion-résurrection (un grand polyptyque de 20 tableaux réalisé en 2003).

Peintre du sacré, Arcabas renouvelle les thématiques avec beaucoup de liberté et de fraîcheur. Son art se caractérise par un mélange de figuratif et d'abstraction, et l'introduction de thèmes de la vie quotidienne, actualisant le message des Évangiles : des animaux, des paysages (*La Fuite en Égypte* située dans le massif de la Chartreuse), des natures mortes².

UN ARTISTE DANS LE SIÈCLE

Arcabas est aussi un artiste engagé qui porte une attention particulière pour « ceux qui luttent contre l'injustice et le mensonge » : la torture en Algérie, la guerre du Vietnam ou la dictature franquiste qu'il dénonce dans *L'Hommage à Bernanos*, un grand polyptyque (inspiré du pamphlet antifranquiste, *Les grands cimetières sous la lune*) installé en 2019 dans la nef du couvent des Jacobins de Toulouse, capitale de la *Retirada* des Républicains espagnols.

Son œuvre ne se réduit pas à la seule inspiration religieuse. Arcabas est aussi l'auteur d'une œuvre profane qu'il tenait, selon sa fille Isabelle, pour « aussi importante et sacrée que sa peinture proprement religieuse ». Dans ses paysages très nombreux dominant des représentations de la Chartreuse (Chamechaude,

2. Gignoux Sabine, « Arcabas, le peintre de la foi heureuse, est décédé », *La Croix*, 23 août 2018.



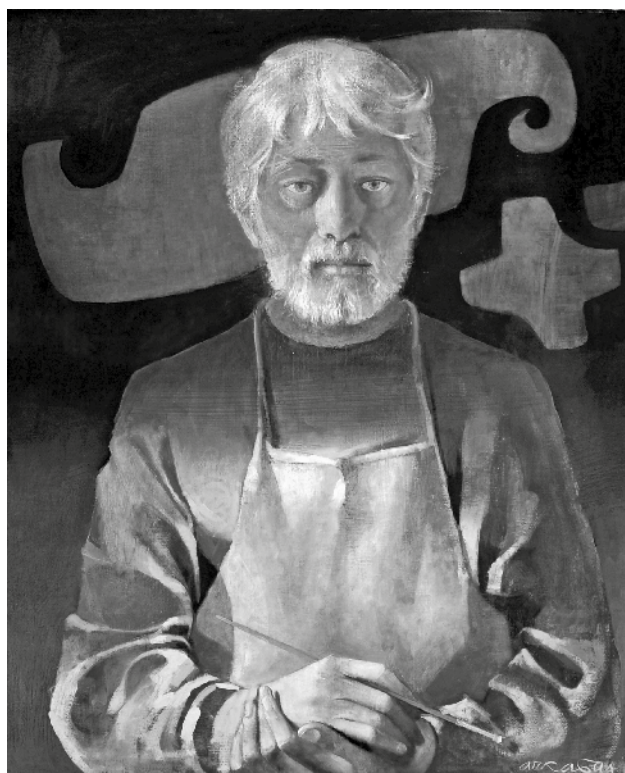
4. *La Fuite en Égypte*. Photo D.V. Avec l'aimable autorisation des ayants droit.

les Lances de Malissard). Mais son œuvre comporte nombre de portraits et d'auto-portraits, des nus. À plusieurs reprises également, il travaille pour l'université de Grenoble : *Les Signes du zodiaque* sont réalisés pour l'IUT 1 de Grenoble et installés dans la bibliothèque du département des mesures physiques quai Claude Bernard, *La Guerre* et *La Paix*, deux peintures à l'huile sur panneaux de bois, doivent décorer les bâtiments de l'IEP³.

Quel que soit le thème, Arcabas s'impose comme un grand coloriste avec un intense chromatisme et l'application fréquente de feuilles d'or dans des œuvres qu'il voulait rayonnants, à l'image de sa foi. « Les choses que je vois entrent en moi et se transforment en autre chose... Le sujet ne fait pas la peinture. Le sujet est un tremplin pour sauter dans le pot de peinture... »⁴. Sans doute, Arcabas a-t-il eu des détracteurs dans les milieux de l'art contemporain, mais comme le dit son biographe, François Bloespflug, « Arcabas a eu le courage de faire des peintures

3. Burdy Jean-Paul, « *La Guerre et la Paix* : le peintre Arcabas (1926-2018) et l'IEP de Grenoble », <https://questionsorientoccident.blog/2018/08/25/la-guerre-et-la-paix-le-peintre-arcabas-1926-23-aout-2018-et-liep-de-grenoble/>

4. Interview d'Arcabas lors de la présentation de *Passion-Résurrection* à Pontivy, <https://vodeus.tv/video/arcabas-passion-resurrection-86#>



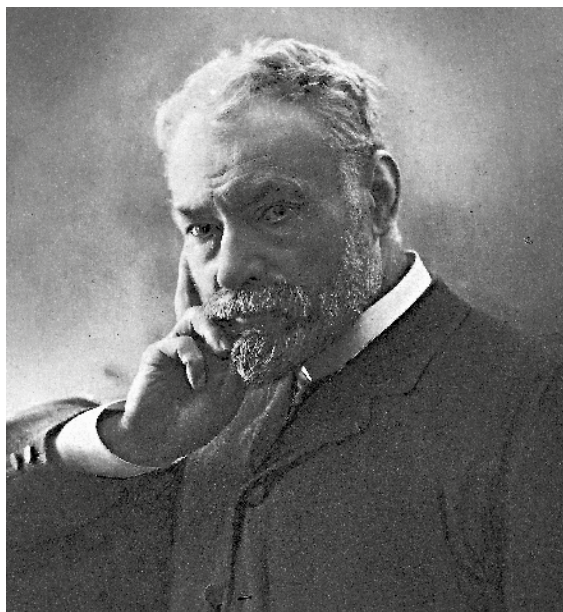
5. Arcabas, *Autoportrait*.
Photo D.V. Avec l'aimable
autorisation des ayants droit.

figuratives lisibles par tout un chacun, empreintes d'une beauté apaisante, au risque de paraître pieux ou kitsch ».

À plus de 80 ans, Arcabas s'engage à réaliser à Grenoble sa dernière grande œuvre : les vitraux de la Basilique du Sacré-Cœur en cours de rénovation. Le projet est colossal : 24 baies de 6 mètres de haut. C'est à la réalisation d'un des plus grands ensembles de vitraux modernes du début du xx^e siècle qu'il s'attelle. Le thème choisi est celui de la *Création*. En 2016, les douze premiers vitraux sont installés. Son décès en 2018 ne lui permet pas de voir l'œuvre achevée l'année suivante par son ami, le maître verrier Christophe Berthier.

« Un artiste qui revendique une foi joyeuse, ouverte à tous », tel se voulait Arcabas. Dans une interview donnée en 2005, il déclarait : « Je suis un artisan moi, je suis très occupé avec mes mains. Et donc je suis ce que mes mains me disent de faire, et le reste je fais confiance... Le mot liberté est un cadeau du ciel. C'est le plus grand, parce que je pense que le Créateur veut que nous soyons libres. Si l'on n'est pas libre, nous sommes enfermés, et c'est le contraire de l'épanouissement »⁵.

5. « Arcabas, le peintre de l'âme », 23 août 2018, <https://www.youtube.com/watch?v=kuaAlwGiySE>



6. Marcel Reymond (1849-1914).
Arch. Université Grenoble-Alpes.

LES ÉTUDIANTS ALLEMANDS ET L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE (1896-1914)

« Lorsque notre Comité s'est fondé au cours de l'année 1896, personne ne prévoyait l'avenir qui lui était réservé » Ainsi s'exprime en 1902 Marcel Reymond, le fondateur du Comité de patronage des étudiants étrangers de l'université de Grenoble dans son rapport d'activité de 1902. De fait, durant sa première année d'existence en 1896-1897, le Comité n'avait accueilli qu'un seul étudiant, un Allemand, ce qui fit écrire à Marcel Reymond qu'il était le « président du Comité de patronage de l'étudiant allemand »⁶.

La croissance est pourtant rapide. Les étudiants sont déjà 22 en 1897-1898. À compter de cette date, les perspectives changent. « En 1898, nous avons créé les cours de vacances qui ont duré du 1^{er} juillet au 30 septembre, et qui ont compris soixante-quatorze heures de leçons⁷. » Dès lors, le succès est là et les étudiants étrangers de plus en plus nombreux. Pour les cours d'été, les étudiants sont déjà 217 en 1900, 502 en 1907, 845 en 1913. Les étudiants sont près de 1100 à être immatriculés en 1909. Inauguré en 1879, le palais de l'université peine de plus en plus à les accueillir, tant durant l'année universitaire que pendant l'été. À la Faculté des lettres particulièrement, ces étudiants étrangers font éclater les murs.

6. Arch. Dép. Isère, 2 T 11, *Rapport annuel du comité de Patronage des étudiants étrangers. Année scolaire 1902-1903*, Grenoble, Impr. Allier 1903.

7. Arch. Dép. Isère, 2 T 11, *Rapport annuel... Année scolaire 1901-1902*, Grenoble, Impr. Allier, 902, 35 p.



7. Le palais de l'université en 1900. Bibl. univ. Grenoble, Aa48, *Université de Grenoble*, 1900.

Parmi ces étrangers, les Allemands tiennent une place dominante, singulièrement avant la Première Guerre mondiale. Sur les 3 647 étudiants étrangers immatriculés entre 1900 et 1914, ils sont 1986, 54,6 % du total d'entre eux. Loin derrière viennent les Russes (584), les Italiens (231), les Britanniques (170), les Américains (152) et l'ensemble des Balkans, surtout des Bulgares (287)⁸.

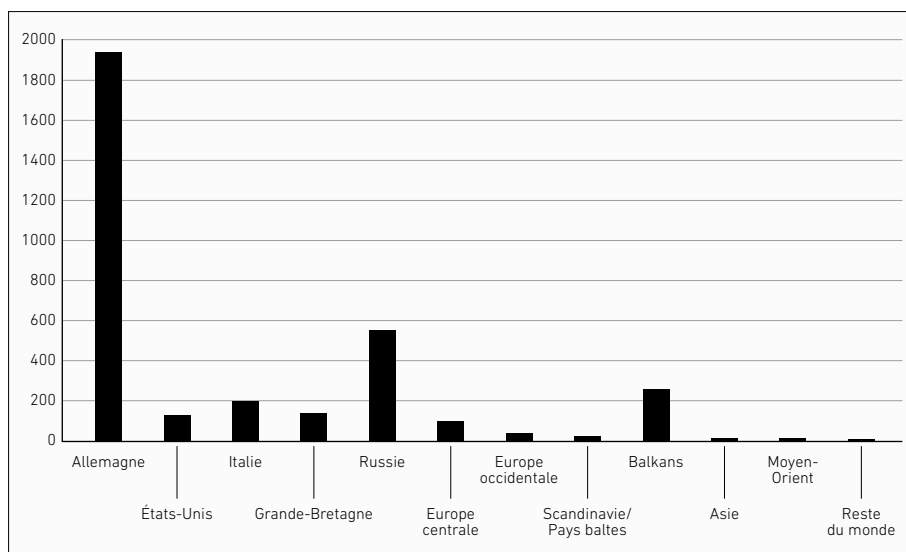
Lors de son arrivée à Grenoble, Raoul Blanchard en fait le constat désabusé⁹ :

« À mon premier cours, je trouvais une dizaine de forts gaillards, dont certains portaient sur les joues les cicatrices de la *Mensur*. Car tous étaient Allemands ; ces Germains formaient à l'époque le plus gros contingent des étudiants étrangers ; quant aux Italiens, ils avaient apparemment jugé que la géographie était sans intérêt. Va pour les Allemands ; mais en prenant leurs noms, en les interrogeant sur leurs études, je m'aperçus avec effroi que certains aboyaient à peine quelques mots de français. Mes cours durent dès lors tomber au-dessous du certificat d'études primaires... ».

Une telle présence est d'autant plus remarquable que beaucoup, en France, ne pensent alors qu'à la Revanche et que les relations diplomatiques avec l'Allemagne sont constamment tendues. C'est à comprendre les raisons de cette singulière familiarité universitaire franco-allemande et à analyser les différentes facettes de cette présence d'étudiants allemands à Grenoble qu'il convient de s'attacher.

8. Arch. Dép. Isère, 20 T 288-296, Registres d'immatriculation des étudiants à la faculté des Lettres (1898-1951).

9. Blanchard Raoul, *Je découvre l'Université. Douai, Lille, Grenoble*, Paris, Fayard, 1962, p. 98.



8. Répartition des étudiants étrangers selon leur origine (1900-1914).

L'ACCUEIL DES ÉTUDIANTS ALLEMANDS

LE COMITÉ DE PATRONAGE ET LES ÉTUDIANTS ALLEMANDS

Outre l'hégémonie du français comme langue de communication internationale au début du xx^e siècle, le succès du Comité de patronage doit beaucoup au dynamisme de ses fondateurs : campagnes de publicité dans la presse étrangère, conférences dans de nombreuses universités, présence dans les grandes manifestations internationales¹⁰.

Dans cette dynamique, l'Allemagne est particulièrement visée. Les professeurs grenoblois s'y déplacent fréquemment. En 1909, c'est une importante délégation qui se rend à Leipzig pour le 500^e anniversaire de son université. Chacun de ces déplacements est l'occasion de présenter les programmes de cours et les excursions proposées aux étudiants, ainsi que des guides du Dauphiné ou des albums de photographies réalisés par le Syndicat d'Initiative.

La création dès 1900 de cours spécifiques de droit à destination des étudiants allemands constitue un facteur d'attractivité supplémentaire. C'est le juriste Henri Capitant qui est chargé de leur mise en place. Une circulaire particulière est diffusée à 2 000 exemplaires dès 1900, à 10 000 en 1901¹¹. À la différence des autres enseignements assurés pour les étudiants étrangers, ces cours sont diplômants. Grâce à un accord passé avec les universités allemandes, « le temps passé à Grenoble compt(e) dans la scolarité des étudiants ». Dès leur création, ils rencontrent

¹⁰. Pour toute cette politique de communication, voir les *Comptes rendus d'activité du Comité de patronage*, Arch. Dép. Isère, 2 T 11, et Archives de l'Université de Grenoble-Alpes.

¹¹. Arch. Dép. Isère, 2 T 11, *Rapport annuel... Année scolaire 1902-19023*, Grenoble, Allier, 1903, p. 11.



9. Plaquette en allemand de présentation des cours. Arch. Université Grenoble Alpes.

un grand succès. Sur les quelque 1 200 étudiants allemands immatriculés à la Faculté des lettres, 854 le sont à la Faculté de droit, 11 seulement à la Faculté des sciences. Au fil des années, le succès des cours génère une mutation des enseignements et une diversification du public. À côté des jeunes étudiants, les adultes sont de plus en plus nombreux à venir pour perfectionner leurs connaissances en français et découvrir les Alpes. Ce nouveau public « nous a conduits à donner à nos cours un enseignement de nature plus élevée. » constate Raoul Blanchard dans ses mémoires¹². Cette mutation va de pair avec l'arrivée en 1904 de Théodore Rosset et la création du laboratoire de philologie. L'essor de cet enseignement se nourrit amplement de l'exemple allemand. À plusieurs reprises, Théodore Rosset est invité

12. Blanchard Raoul, *Je découvre l'Université...*, p. 99.

à Hambourg pour étudier les pratiques de philologie expérimentale. « C'est en partie d'après leurs conseils que l'université de Grenoble est parvenue à donner à ses cours le degré de perfectionnement auquel ils sont arrivés, et nous exprimons notre reconnaissance à tous ceux qui, en Allemagne, nous ont si aimablement soutenus et encouragés », observe Marcel Reymond en 1905.

DES ÉTUDIANTS ALLEMANDS AU TEMPS DE L'ANTIGERMANISME : LA MÉFIANCE DE LA POLICE

Alors que l'opinion française entretient la nostalgie d'une Alsace perdue, cette forte présence d'étudiants allemands n'est pas sans surprendre, et parfois d'inquiéter. Elle interpelle en tout cas la police des étrangers. Dès le 10 avril 1899, le commissaire spécial de la gare chargé de leur surveillance s'en émeut auprès du préfet de l'Isère¹³ :

« Monsieur le préfet,

Il est de mon devoir de vous rendre compte du fait suivant. Vers 8 h 30, j'ai aperçu à la gare M. Melchior, professeur.

Sachant qu'il fréquente assez assidûment les Allemands suivant les cours de vacances à l'Université, je me suis approché de lui et l'ai prié de vouloir bien me désigner verbalement ceux de ces étrangers qui lui paraîtraient suspects. M. Melchior a répondu : « Je ne m'occupe pas de ces questions ; si je savais quelque chose, je ne vous le dirais pas, surtout depuis ce qui se passe », en me montrant le journal que je tenais derrière à la main.

Certes j'étais loin de m'attendre à ces réponses de la part de l'un de mes compatriotes, du professeur de la plupart des officiers qui se préparent à l'école de guerre. Aussi lui ai-je reproché vivement son manque de patriotisme. Je lui ai dit à deux reprises. »

On peut sans grand risque deviner ce que contient le journal désigné par le professeur Melchior. On est alors en pleine affaire Dreyfus. Depuis le *J'accuse* en 1898, se déchaîne un mouvement anti-intellectualiste contre ceux qui font passer la défense de la vérité et la justice avant les « intérêts de la Nation ». Dans ce contexte de tension, l'arrivée de nombreux étudiants allemands inquiète. Pour le commissaire, ils constituent une potentielle « 5^e colonne », susceptible de fournir aux services de renseignement allemands des renseignements confidentiels. Dans un rapport adressé le 19 août 1899, il s'en ouvre directement au préfet et exprime la crainte que les services de renseignement allemand disposent d'informateurs au sein des étudiants allemands accueillis à Grenoble. Pour assurer une meilleure surveillance, le commissaire demande que soient mieux effectuées les déclarations d'identité reçues par des employés de l'université.

13. Arch. Dép. Isère, 2 T 11, Lettre du commissaire de la gare au préfet, 10 avril 1899.

La direction du Comité de patronage est directement interpellée. Le commissaire fait «entrevoir» à divers membres «le discrédit qui rejaillirait sur l'œuvre si l'un de ses membres étrangers, patronné par eux, venait à être l'objet d'une enquête sérieuse.» Le 11 octobre 1899, Marcel Reymond est convoqué par le préfet. À compter de 1900, c'est le commissariat de la gare qui reçoit les déclarations des étudiants étrangers. La mise en place de la nouvelle réglementation est progressive. Le 19 octobre 1901, le commissaire constate n'a reçu que 254 déclarations sur les 364 étudiants présents durant l'été. De fait, le commissaire fait preuve d'une certaine souplesse: «Je n'ai pas voulu cette année encore user du droit que me confère la loi en dressant des contraventions aux étrangers qui négligent de se soumettre au décret du 2 octobre 1888, et cela afin de ne point nuire à l'œuvre du comité de patronage des étudiants étrangers. Car je l'avoue, ces jeunes gens sont une source de revenus pour Grenoble. D'autre part, j'estime arriver à mon but par d'autres moyens»¹⁴. Une surveillance particulière est portée aux étudiants identifiés comme des officiers de réserve. Leurs fiches signalétiques sont transmises au général Larrivet, gouverneur général de la place de Grenoble. La surveillance donne lieu à quelques incidents. Le 15 décembre 1901, le commandant du fort du Mûrier adresse un rapport au général à propos du comportement suspect d'un étudiant, Edgard Würzdorff, venu interroger les sentinelles du fort du Mûrier. Convoqué par le commissaire, l'étudiant est sans doute mis hors de cause. Mais son interpellation a valeur d'exemple: «Il semble qu'il serait prudent d'agir ainsi afin que les étudiants étrangers sachent bien qu'ils sont l'objet d'une surveillance constante» commente le commissaire, «Cela donnerait à réfléchir à ceux qui auraient des velléités d'espionnage». Cette surveillance n'est pas pourtant de nature à décourager les étudiants allemands. Alors que les tensions diplomatiques s'exacerbent entre les deux pays, les effectifs culminent entre 1910 et 1913. Ils sont encore 42 à s'inscrire pour le second semestre de 1913-1914, dont 15 en droit, les inscriptions ne cessant brutalement que pour le semestre d'été.

DES ÉLITES ALLEMANDES

UNE SOCIÉTÉ CHOISIE

On ne s'étonnera pas de ce que ces étudiants allemands soient, dans leur immense majorité, issus des meilleures familles. Au début du xx^e siècle, la fréquentation des universités reste partout le fait d'une petite minorité sociale. À l'heure où le français reste la langue des élites et de communication internationale, l'apprendre est en outre pour tous les étrangers une manière de renforcer sa place dans les bonnes sociétés de Moscou, Boston ou Berlin.

Pour les Allemands, la fréquence des patronymes aristocratiques suffit à dire cette appartenance à une élite sociale. On relève ainsi des von Braun, von Lieres

14. Arch. Dép. Isère, 2 T 11, Rapport du commissaire de la gare au préfet, 19 octobre 1901.



10. Titus Horten (1882-1936). Domaine public (Wikipédia).

11. Paul Levi (1883-1930). Domaine public (Wikipédia).

12. Wolfgang Mettgenberg (1882-1950). Domaine public (Wikipédia).

und Wilkau, von Büllow, von Rabitor, von Jena, von Brentano, von Sydow, von Hindenburg, von Seydewitz... , toutes de vieilles familles prussiennes, souabes, saxonnes ou bavaroises. En 1905-1906, la précision du greffier de la faculté permet une analyse plus fine des origines sociales des pères : hommes de loi, médecins, négociants, militaires, rentiers, industriels, banquiers, haute fonction publique ou hommes politiques. Ainsi Christian Burchard, fils du bourgmestre de Hambourg, Rudolf Klopfer, fils d'un négociant de Leipzig, Friedrich Paul, fils d'un général de Dresde, Walther Kochmann, fils d'un banquier de Dresde, Arthur Wolf, fils d'un négociant de Cologne, Otto Bartels, fils d'un notaire de Hambourg...

La nette domination masculine caractérise également cette présence allemande. Alors que pour toutes les autres communautés nationales (singulièrement de Russie, Italie, Bulgarie) les filles dominent, elles ne représentent que 21 % de la communauté allemande (418 sur 1986). Les étudiants allemands sont massivement des hommes, singulièrement en droit où on ne relève que 4 filles (sur 814 inscrits) et en sciences où elles sont totalement absentes.

FIGURES D'ÉTUDIANTS

Quelques figures émergent parmi ces étudiants, ainsi Franz Aloysius Horten, Paul Levi et Wolfgang Mettgenberg qui se retrouvent côte à côte sur les bancs de l'université de Grenoble en 1901-1902. Le premier, né en 1882, est le fils d'un procureur du Reich. Après son séjour à Grenoble, il poursuit ses études à Münster et Londres avant d'entrer chez les dominicains en 1909. Il devient le responsable des missions de l'ordre en Chine, avant d'être arrêté par les nazis en 1935 et de décéder en 1936 des mauvais traitements qui lui sont infligés. Déclaré bienheureux par Jean-Paul II, son procès en béatification a été engagé. Paul Levi est lui prussien, né en 1883 dans une famille antimonarchiste. Après des études de droit, il devient avocat



13. Helen Weber (1881-1962). Domaine public (Wikipédia).

14. Reinhold Maier (1889-1971). Domaine public (Wikipédia).

et s'engage dans le militantisme politique. En 1919, à la mort de Karl Liebknecht, il prend la tête du mouvement spartakiste qu'il quitte en 1921. Membre de l'aile gauche du SPD, il est élu député au Reichstag avant de se suicider en 1930. Nazis et communistes refusent de s'associer à la minute de silence demandée au Reichstag. Quoiqu'ayant par la suite poursuivi des études de droit, Wolfgang Mettgenberg ne suit pas les cours spéciaux à Grenoble. Né en 1882 à Clèves, ce fils de pasteur devient procureur en 1920 et rentre au ministère de la justice en 1921. Sans avoir jamais adhéré au parti nazi, il en est un fidèle serviteur, responsable de l'application du décret *Nuit et Brouillard*. Condamné à 10 ans de prison lors du procès de Nuremberg, il est enfermé à la prison de Landsberg où il décède en 1950.

Ce dernier cas n'est pas isolé. Les juristes ont été particulièrement nombreux et actifs dans la construction de l'État national-socialiste¹⁵. On retrouve plusieurs d'entre eux parmi les étudiants venus à Grenoble. Ainsi Fritz Plotenhauer responsable de la police de Dresde, le SS-Gruppenführer Werner Bracht, l'avocat Georg Rohrig, responsable administratif de l'occupation militaire en France, le professeur de droit de Graz Heinrich Rogge, ou Kurt-Ludwig von Burgsdorf (à Grenoble en 1905-1906), devenu l'un des cinq vice-gouverneurs attachés à Hans Franck en Pologne, responsable plus particulièrement du district de Cracovie.

Nul déterminisme cependant ne conduit ces étudiants allemands à Grenoble vers le régime nazi. Outre Titus Horten et Paul Levi déjà évoqués, Ernst Schwarz, étudiant en 1904-1905 devient député communiste pendant la République de Weimar ; Helen Weber, l'une des rares filles inscrites à la Faculté de droit de Grenoble, députée centriste au Reichstag, puis au Bundestag de 1949 à 1953 ; ou Reinhold Maier devenu le premier ministre président du Bade-Wurtemberg en 1950.

15. Ingrao Christian, *Croire et détruire*, Paris, Fayard, 2011, 704 p.

Au nombre de ces étudiants allemands, on trouve également un certain nombre d'intellectuels ou artistes, tel le peintre Gerhard von Haniel, l'historien de l'art Eckart von Sydow, le glaciologue Fritz Löwe, spécialiste du Groenland, ou le psychiatre anarchiste Otto Gross, proche de Freud et considéré comme le père de la criminologie.

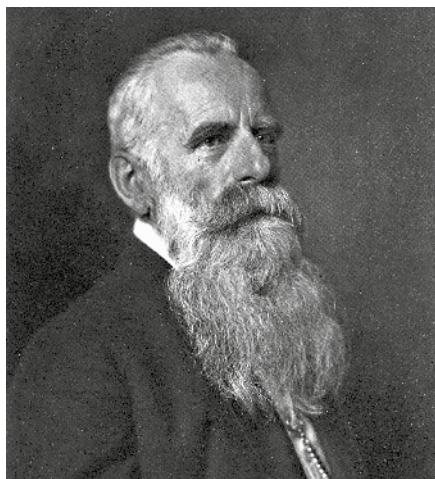
DEUX PERSONNAGES HORS NORMES

Deux, parmi ces nombreux étudiants, ont eu des carrières singulières. Né en 1845, le comte Arthur Posadowsky-Wehner a déjà derrière lui une longue carrière politique lorsqu'il arrive à Grenoble à l'automne en 1907. Issu d'une vieille et grande famille aristocratique, il a été secrétaire d'État au Trésor du Reich de 1893 à 1897 avant de devenir en 1903 vice-chancelier et ministre d'État de Prusse. C'est un centriste francophile, soucieux d'un engagement social de l'État, mais qui entre en conflit avec le chancelier von Bülow sur la question coloniale. Le 24 mai 1907, il démissionne de sa fonction de vice-chancelier et vient s'inscrire à Grenoble en septembre 1907. Il y reste un semestre entier. Sa présence est saluée avec une attention particulière par le Comité de patronage. « Son Excellence a fait à Grenoble un séjour assez long pour voir ce que nous faisons, pour se rendre compte des avantages et des agréments que le séjour à Grenoble présentait pour les étudiants allemands », commente Marcel Reymond en 1908. « C'est avec une grande satisfaction que nous avons reçu de Son Excellence des encouragements et de précieux conseils, et nous le prions d'agréer l'expression de notre profonde gratitude pour avoir fait à l'université, par sa présence, un honneur que nous n'oublierons pas »¹⁶. Rentré en Allemagne, le comte Posadowsky-Wehner y poursuit sa carrière politique sans plus exercer de fonctions officielles. En 1919, il est le candidat malheureux du parti national à la présidence de la république lors de l'élection du socialiste Friedrich Ebert.

Friedrich Ter Meer appartient à un autre registre. Fils d'un industriel de la chimie, il est né en 1884 et a soutenu en 1909 une thèse de chimie. Arrivé en septembre de la même année à Grenoble, il poursuit par la suite ses études sur la chimie des colorants à Krefeld et à Londres. Après que l'entreprise familiale participe à la création du groupe IG Farben en 1919, il entre à son conseil d'administration en 1925, puis en 1932 au ministère de la Guerre et de l'Industrie de la Défense. Il se rapproche du parti nazi auquel il adhère en 1937. En 1939, il est responsable de la production du gaz Tabun avant s'assurer la planification du camp de Monowitz-Buna, satellite d'Auschwitz, où est construite l'usine IG Farben et où sont menées des expériences humaines. En 1943, il devient agent général du ministère de l'armement pour l'Italie où il est fait prisonnier par les Américains.

Jugé à Nuremberg où il plaide non coupable, il est condamné à 7 ans d'emprisonnement en 1948 pour « crime de masse et asservissement » et enfermé à la prison

16. *Rapport annuel... Année scolaire 1907-1908*, Grenoble, Allier, 1908, 43 p.



15. Arthur von Posadowsky-Wehner (1845-1932). Domaine public.



16. Fritz ter Meer (1884-1967). Domaine public.

de Landsberg... d'où il est libéré en 1950 pour « bon comportement ». Il devient président du Conseil de surveillance de Bayer AG où il reste jusqu'en 1954, tout en restant membre des conseils d'administration de diverses entreprises chimiques ou bancaires. Il meurt en 1967. En sa mémoire, Bayer crée la *Fritz-ter-Meer-Stiftung*, maintenant appelée *Bayer Science & Education Foundation*, qui attribue annuellement des bourses à des étudiants de chimie, régulièrement dénoncée comme un hommage à un criminel de guerre.

LES ÉTUDIANTS DANS LA VILLE

On ne s'étonnera pas que, par leur nombre et la cohésion du groupe, les étudiants allemands aient pris une place particulièrement importante dans la sociabilité étudiante à Grenoble au début du xx^e siècle.

APPRENDRE LE SAVOIR-VIVRE À LA FRANÇAISE

Comme tous les étudiants, les Allemands logent pour la plupart dans des pensions de famille choisies parmi celles proposées par le Comité de patronage. Au 41 du boulevard Gambetta, la Villa Bon Accueil est l'une des plus chics. C'est là que réside notamment le comte Posadowsky-Wehner. Les plus fréquentées se concentrent dans le centre de la ville, rues Thiers, Lakanal, lieutenant Chanaron, Condorcet, Lesdiguières, avenue Alsace-Lorraine, boulevard Gambetta, cours Berriat. Ils sont une centaine à résider 8 rue Condorcet de 1900 à 1914, plusieurs dizaines 26 chemin des Bergers, 2 place de l'Étoile, 38 rue du Phalanstère, 31 rue Thiers, chez Mme Monier 8 rue Voltaire, ou à la *Pension Lonjon* 11 bis cours Berriat. Quelques-uns préfèrent des hébergements plus éloignés, mais dans un cadre plus verdoyant comme les villas Belledonne ou Belles-Alpes à La Tronche.



17. Villa Bon Accueil. Collection personnelle.

Le logement des étudiants dans de petites pensions favorise la fréquentation des familles grenobloises. Pour des jeunes gens appartenant à une société aussi codifiée que la haute société allemande, enfants de bourgmestre ou de junkers prussiens, les incompréhensions sont fréquentes. Venu en 1911 donner une conférence sur « Les avantages d'un séjour à l'étranger pour l'étude des langues vivantes », le professeur Hans Schneegans de l'université de Bonn rappelle aux jeunes allemands les usages français auxquels ils doivent d'adapter¹⁷ :

« Les mœurs françaises, sous bien des rapports, sont différentes des mœurs allemandes... Accompagnons notre jeune Allemand dans la pension qu'il a choisie. Dès son entrée dans la salle à manger, il sera étonné d'une quantité de choses. Il verra qu'il n'est pas nécessaire qu'il se présente à tout le monde, en s'inclinant profondément et en ôtant son lorgnon, s'il est myope. Il verra qu'avant le dîner on ne dit pas *Mahlzeit* et serrant la main de la dame de la maison ou en la lui baisant. S'il le fait quand même, tel qu'on le lui aura appris dans son pays, les gens souriront. De même, s'ils le voient ôter religieusement son chapeau en entrant dans un café ou dans un restaurant ».

En dehors des espaces privés, les étudiants allemands se retrouvent dans les cafés de la ville, singulièrement au *Café Debon*, situé passage Teisseire, entre les rues

17. Schneegans Hans, *Les avantages d'un séjour à l'étranger pour l'étude des langues modernes. Conférences faites aux Cours de Vacances de l'Université de Grenoble le 28 août 1911*, Grenoble, Comité de patronage des étudiants étrangers, 1911.



18. Pension Lonjon. Collection personnelle.

de La République et Jean-Jacques Rousseau. Là, le Comité de patronage a loué un piano et des concerts sont organisés chaque semaine.

« Chaque soir nous avons le plaisir d'entendre, chantés par les jeunes gens et par les dames, les chœurs les plus variés de toutes les nations étrangères » commente Marcel Reymond, « Les Allemands tenant la tête avec leurs belles et si nombreuses chansons d'étudiants, et à côté d'eux, faisant belle figure, les chœurs russes, bulgares, suédois, américains, etc. »¹⁸

LES ÉTUDIANTS ALLEMANDS ET LA MONTAGNE

À côté des plaisirs de la ville, la montagne tient une grande place dans l'attraction qu'exerce Grenoble. Le tourisme de montagne naissant est exploité par le Comité de patronage, avec l'appui du *Syndicat d'Initiative de Grenoble et du Dauphiné*. De bonnes chaussures leur sont conseillées et des excursions organisées par les professeurs dont beaucoup sont des membres actifs des sociétés de montagne. Le latiniste Samuel Chabert, administrateur de la *Société des Touristes du Dauphiné*, est un « guide incomparable »¹⁹.

À côté des excursions organisées, des étudiants, et plus particulièrement les Allemands, sont aussi nombreux à partir en petits groupes à l'ascension des principaux sommets entourant Grenoble. Mais sans bien connaître le terrain, et manquant de prudence et de préparation, plusieurs sont victimes d'accidents

18. *Rapport annuel... Année scolaire 1902-1903*, Grenoble, Allier, 1903, 35 p.

19. *Rapport annuel... Année scolaire 1923-1924*, Grenoble, Allier, 1925, 29 p.



19. Les étudiants étrangers en excursion au plateau des Petites Roches. *Rapport annuel du Comité de patronage des étudiants étrangers. Année scolaire 1908-1909.*

mortels. Au printemps 1902, Heinrich Wasum, se tue en descendant du Grand Som. Le 5 juillet 1907, trois Allemands font une chute en descendant du même sommet après avoir perdu leur chemin et s'être engagés « sur une paroi rocheuse presque à pic ». L'un d'eux, Walter Stempel, se tue. Un autre est plus chanceux qui reste accroché au rocher toute la nuit avant de pouvoir être secouru. En 1904, le Berlinois Frederick Krämer se tue en descendant de Chamrousse dans les escarpements dominant Rioupéroux. En 1906, c'est le Néron qui est fatal à Günther Ülrich. Dans l'hiver 1909, deux étudiants allemands, lieutenants dans l'armée de surcroît, se perdent en revenant du concours de ski du Sappey, après avoir voulu redescendre par les cols de l'Emeindra et du Feyta. L'un trouve la mort en chutant dans des rochers. Son compagnon, le lieutenant Braun est « retenu dans sa chute par un tronc d'arbre ». Ces différents accidents constituent une mauvaise publicité pour l'université et l'action du Comité de patronage qui multiplie les mises en garde. « C'est toujours l'imprudence qui est cause des accidents de montagne » rappelle Henri Ferrand, mandaté par l'université pour étudier les circonstances du décès de Walter Stempel. Chaque année, ces recommandations se multiplient. En 1908, le Comité de patronage distribue aux étudiants un *Avis sur les dangers de la montagne*, rédigé par Jean Collet « avec toute sa science d'alpiniste ». En 1909, s'y ajoute une brochure spécialement rédigée pour eux par le consul d'Allemagne à Lyon.

Le secours aux victimes mobilise en chaque occasion les membres du Comité. Pour aller à la recherche de Günther Ülrich, l'expédition qui regroupe des membres de toutes les sociétés alpines et une escouade de soldats, est conduite par le géologue Charles Lory. Son accident affecte fortement le Comité. Une cérémonie est organisée en présence de toutes les autorités locales et d'un contingent d'officiers allemands venus rendre hommage aux secouristes : « Cette œuvre d'affection rapprochera nos deux grandes nations. Honneur au courage français ! Les journées de douleur que nous avons vécues, la même émotion, la même fatigue que nous avons ressenties là-haut, n'auront pas été inutiles aux sentiments de sympathie amicale. Nous autres,



20. Le Néron.
Musée dauphinois, 19 FI 199.

Allemands, nous en garderons le souvenir ému et nous ferons connaître dans nos foyers ces actes de généreuse fraternité». À cette occasion, la famille de Günther Ülrich fait un don pour les pauvres de la ville de Grenoble, tandis qu'est décidée l'installation d'une plaque rappelant l'accident, posée le 3 mars 1907 dans le couloir où le jeune étudiant s'est tué.

La répétition de ces accidents conduit en 1910 les différents acteurs à structurer leur action avec la création d'un *Comité dauphinois de secours pour les accidents de montagne*, placé sous la présidence du Syndicat d'Initiative, et regroupant des membres des principales sociétés alpines de la ville. Le 20 juin 1912, ce comité est mobilisé pour la première fois, pour aller au secours de deux étudiants allemands en perdition une nouvelle fois sur la face sud du Néron, événement spectaculaire qui fait la couverture de la presse populaire.

AMOUR ET DÉSAMOUR

On peut penser que, en juillet 1912, la publicité donnée à ce sauvetage d'étudiants allemands par des soldats français n'était pas sans arrière-pensées : le courage français au secours de l'irresponsabilité de jeunes Allemands ! Depuis plusieurs années, les tensions sont grandissantes entre les deux pays et commencent à se faire sentir, même là où comme à Grenoble les relations entre les communautés étudiantes restent bonnes.

Quand le 27 janvier 1909, les étudiants allemands de Grenoble décident de célébrer le 50^e anniversaire de l'Empereur Guillaume II, l'événement est pris très au sérieux par le commissaire de la gare. Une quarantaine d'étudiants se réunissent au café Debon dont la salle est parée « pour la circonstance de banderoles aux couleurs nationales allemandes. » La cérémonie qui est la première du genre à Grenoble, est présidée par un professeur venu spécialement de Cologne :

« Les assistants, presque tous, ont bu outre mesure » rapporte le commissaire. « Des chants patriotiques ont été chantés, des discours ont été prononcés et des toasts ont été portés. Les Allemands seuls pouvaient

assister à cette soirée qui s'est terminée à 3 heures du matin, sans incident. J'avais quelques jours auparavant fait à des étudiants des allusions à la fête projetée. Le propriétaire du café et d'autres personnes ont fortement engagé ces étrangers à éviter toute manifestation extérieure.»²⁰

Dans les années qui suivent, des allusions à la montée des tensions reviennent régulièrement dans les rapports d'activité du Comité. En 1911, lors d'une soirée musicale et dansante, le président de l'association des étudiants allemands exprime, certes, le souhait « que les relations internationales fussent aussi amicales que celles qui existent entre les étudiants de l'université de Grenoble ». Mais en 1913, le rapport souligne la difficulté qu'il y a à continuer en Allemagne, malgré le soutien de fidèles partenaires, la politique de communication sur les activités du Comité de patronage²¹.

La guerre rompt cette espérance. Elle foudroie Marcel Reymond qui voit avec une tristesse et une amertume grandissante la montée des tensions. Il n'y survit pas et meurt le 14 octobre 1914. Son fidèle lieutenant, le doyen de la faculté des lettres Jacques de Crozals, désigné pour lui succéder, disparaît à son tour le 1^{er} janvier 1915. Le 10 décembre 1914, l'éloge de Marcel Reymond par le recteur Charles Petit-Dutaillis rend compte de la désillusion du fondateur du Comité et du basculement des esprits²² :

« Depuis le début de la guerre, sa santé inquiétait les siens. Peu de jours avant de disparaître, il écrivait à son ami, l'historien de l'art, André Michel : « Peut-on vivre en de pareils moments ? » Il est de ceux que l'émotion a brisés. L'atroce désillusion que lui procurait l'écroulement d'un noble rêve de paix universelle, l'horreur qu'il ressentait pour la barbarie des Allemands, pour leur ignoble façon de concevoir la guerre, ont certainement contribué à rendre fragile le lien qui le retenait à la vie, lui que la maladie avait à plusieurs reprises affaibli, mais qu'une affection attentive et intelligente avait su raffermir. »

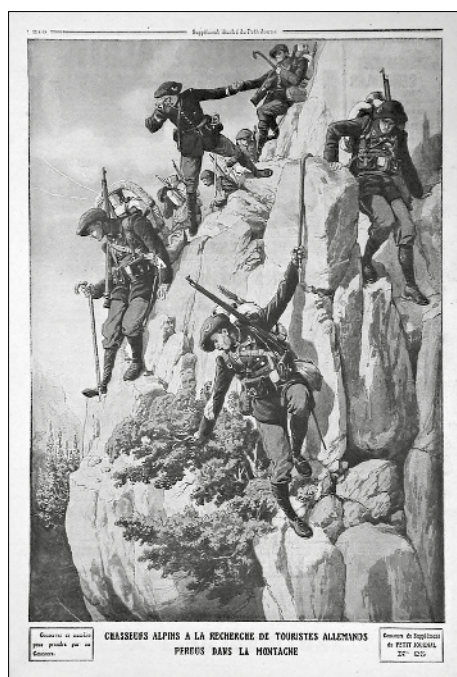
Dès lors que la guerre est là, l'étudiant allemand est devenu la brebis galeuse : « Il y a des contacts qu'on ne pourra plus subir », poursuit le recteur. « Il existait, en effet, l'événement l'a prouvé, un peuple infatué de lui-même au point d'être devenu aveugle ; un peuple chez qui la science et la littérature ne conseillaient pas la sérénité mais la haine, et étaient mises au service des conceptions politiques les plus arriérées et les plus sauvages ; un peuple qui, en voyageant chez nous, ne fortifiait que son orgueil et sa rapacité... »

La disparition des Allemands porte un coup particulièrement sévère au Comité de patronage : la moitié des effectifs disparaissent d'un seul coup. Le recteur

20. Arch. Dép. Isère, 2 T 11, Rapport du commissaire de la gare au préfet, 30 juillet 1911.

21. *Rapport annuel... Année scolaire 1912-1913*, Grenoble, Allier, 1914, 43 p.

22. *Comité de patronage des étudiants étrangers. Assemblées générales des 10 décembre 1914 et 16 janvier 1915*, Grenoble, Allier, 1915, 19 p.



21. *Le Petit Journal*, n° 25, 7 juillet 1912.
Domaine public (Wikipédia).

Petit-Dutaillis veut y voir une purge salutaire : « Débarassée de certains contingents qui étaient d'ailleurs bien encombrants et que personne ne regrettera, l'œuvre des Étudiants étrangers survivra ». Mais en même temps, c'est toute la valeur de l'idéal de Marcel Reymond qu'il réaffirme :

« Ce que nous devons dire dès aujourd'hui, Messieurs, c'est que nous ne renions rien de ce qu'a fait Marcel Reymond, et que nous réprouvons les misérables critiques portées contre son œuvre, qu'il a accomplie en continuel accord avec nous... Il était beau d'accueillir, devant des chaires de professeurs, des jeunes de toutes les nations ; de croire que ceux qui entraient dans ce royaume de notre littérature ne pouvaient pas y séjourner sans apprendre à respecter la France. C'était une pensée généreuse, et il n'y a aucune raison sérieuse de croire qu'elle ait eu un désavantage pour notre pays, à côté des avantages certains qu'elle lui a procurés. Tout au plus peut-on dire qu'elle contenait une part d'illusion... Mais à ceux qui n'ont pas cru possible la guerre de 1914, il ne faut rien reprocher. »

Un siècle plus tard, une fois passé le traumatisme de la guerre, on ne peut que convenir de l'attitude visionnaire de Marcel Reymond, qui fondait, sur le rapprochement des esprits, la construction de la paix entre des ennemis héréditaires. Aussi, en les faisant nôtres, et en les mettant au présent, est-il permis de reprendre les propos du recteur Charles Petit-Dutaillis le 14 décembre 1914 : « Il est beau d'accueillir, devant des chaires de professeurs, des jeunes de toutes les Nations ». ■